

Du Bach au saxo? Oui. C'est belge. Et bon.

Bl!ndman, inclassable quatuor de saxophones, fête ses 25 ans au KlaraFestival. Avec un nouvel album qui revisite Jean-Sébastien Bach et ses grandes orgues. Sacrilège? Question de point de vue. Et d'oreille.



© GUY KOKKEN

STÉPHANE RENARD

Ce quatuor de saxophones est rarement invité du côté francophone. Dommage. Car ceux qui, il y a cinq ans, ont eu la chance de l'entendre interpréter des... polyphonies de la Renaissance dans les ruines de Villers-la-Ville ne l'ont jamais oublié. Bonne nouvelle: avant d'entamer une longue tournée en Flandre pour célébrer son quart de siècle, le quatuor Bl!ndman (oui, oui, avec un point d'exclamation) sera au KlaraFestival, événement bruxellois de la rentrée «classique». Il y présentera son nouvel album «32 foot - The organ of Bach», succession d'arrangements pour saxophones de

quelques célèbres œuvres pour orgue du grand Jean-Sébastien. Il fallait oser. Mais Bl!ndman n'en est pas à son coup d'essai. Fondé en 1988 par Eric Sleichim, diplômé du Conservatoire de Liège - à l'époque d'Henri Pousseur -, le quatuor est très vite sorti du cadre classique pour explorer autant la musique contemporaine que celle du Moyen-Âge...

D'où vient «Bl!ndman», ce nom étrange?
Eric Sleichim: «The Blind Man» - L'Aveugle - était le titre d'un magazine créé à New York par Marcel Duchamp, en 1917. Il s'appuyait sur une idée dadaïste: un guide aveugle explique aux voyants ce qu'ils voient dans une expo d'art plastique! En lançant «Bl!ndman», il y a 25 ans, c'était un

«J'ai toujours eu horreur du protocole 'musique classique', avec le petit salut au public. Je ne viens pas sur scène pour jouer ma partition, mais parce que j'ai envie de transmettre quelque chose.»

Eric Sleichim
FONDATEUR DE BLINDMAN

peu ce que je voulais faire en matière musicale, en expliquant comment écouter les sons...

Votre dernier CD est déjà le deuxième que vous inspire Bach...

Oui, mais au début de notre quatuor, il ne s'agissait pas pour moi de faire des arrangements. Le quatuor interprétait - et interprète encore - de la musique contemporaine. Nous avons à notre répertoire la plus belle pièce jamais écrite pour un quatuor de saxophones, composée par Pierre Bartholomée en 1972. Peu de compositeurs - même pas Bério - ont aussi bien compris que lui la texture de l'instrument.

Oui mais Bach dans tout cela?

Lors des répétitions, nous jouions ses chorals comme on réalise des exercices techniques, pour l'intonation, le souffle, la dynamique d'ensemble... Lorsque nous arrivions dans une église pour un concert de musique contemporaine, c'était devenu presque un exercice mystique: nous nous chauffions avec Bach. Nous avons découvert son travail pour orgue. C'est ainsi qu'est né notre premier grand projet sur les quatre partitas, concert d'un soir devenu un premier CD, il y a quatorze ans.

Vous avez utilisé le mot mystique. Êtes-vous accro à Bach?

Dans une église, il y a un mysticisme au premier degré. Mais la musique de Bach apporte bien plus. Elle s'appuie sur un déve-

ACTUALITÉS

Le KlaraFestival se déroule à Bruxelles jusqu'au 13 septembre à Flagey, Bozar, La Monnaie et au KVS. On y croquera Alexandre Tharaud, B'Rock orchestra, Skip Sempé et le Capriccio extravagante, Teodor Currentzis et le Mahler Chamber Orchestra, Jeremie Rhorer et le Cercle de l'Harmonie, les Chœurs de La Monnaie... Rens.: www.klarafestival.be 070.21.02.17.

Le concert: B!ndman se produira le dimanche 8 septembre, à Flagey, à 20h.

Les disques: le CD «32 Foot – The organ of Bach» est édité par Parlophone Music Belgium (ex-EMI Music Belgium). Le même éditeur publie un coffret anniversaire avec les 7 albums précédents de B!ndman, dont le précieux «Multiple Voice» de musique ancienne enregistré en 2002.



© GUY KOKKEN

loppement intellectuel de très haut niveau, architectural, mathématique, symboliste... Et si sa musique atteint aussi nos fibres les plus profondes, c'est parce qu'elle mélange l'autonomie des voix, propre à la polyphonie, avec une virtuosité harmonique presque surhumaine. C'est la fusion parfaite entre la pensée horizontale de la polyphonie de la Renaissance et l'harmonie verticale de la musique baroque. Une jouissance autant pour l'interprète que pour le public. Oui, on touche au mystique...

Quelles sont les particularités d'une interprétation classique au saxo, instrument taillé pour le jazz?

Le saxophone n'est ni un violon, ni une clarinette. Il a une beaucoup plus grande inertie et doit être joué beaucoup plus lentement si l'on veut accentuer son côté vocal. C'est ce que je reproche à beaucoup de quatuors de saxos classiques, dont l'idéal reste celui d'un quatuor à cordes. Or, il n'est pas possible de jouer à une telle vitesse avec des saxos.

D'où cette lenteur mélodique dans vos interprétations?

Sans aucun doute. Ce n'est donc pas un hasard si nous avons aussi enregistré de la polyphonie franco-flamande des XII^e aux XVI^e siècles, car c'est une musique essentiellement vocale.

Comment transposer au saxophone l'orgue de Bach et ses incroyables couleurs?

L'orgue était effectivement le «synthétiseur» de l'époque. Il n'est donc pas aisé de trouver un langage propre. Ou bien on raisonne en termes de saxo classique, avec lequel je ne m'accorde pas du tout, ou bien on opte pour le son jazz, très vocal. Chaque grand saxophoniste jazz a son propre son, ce qui n'est pas vrai pour un clarinettiste ou un flûtiste. Idem en classique, où tous les saxophonistes ont le même son. Lorsque j'étais encore au Conservatoire, je cherchais déjà un son personnel, celui du jazz, mais au service de la musique classique.

Concrètement?

On écoute une autre musique, tout simplement. Nous donnons à chaque voix de la partition un saxophone différent – le soprano, l'alto, le ténor et le baryton –, et cela nous permet de redécouvrir le génie polyphoniste de Bach. De plus, nous avons l'avantage d'être plusieurs musiciens, là où l'organiste est seul face à ses claviers. Autre atout, le saxo permet de fluctuer dans les dynamiques: il va du plus doux des pianissimos au plus puissant des effets sonores. Enfin, un saxophoniste peut changer de timbre, là où un organiste doit d'abord achever son thème avant de changer de registre sonore. En fait, nous tirons parti des particularités du saxophone.

Vous êtes au départ un quatuor, mais ici vous êtes cinq. Vous ajoutez en effet un

curieux «saxophone», un tubax. Pourquoi?

C'est un instrument récent et rare, mis au point en 2000 par la Munichoise Benedikt Eppelsheim. Il s'agit d'un saxo contrebasse, qui descend encore plus bas qu'un baryton. C'est donc un instrument très grave, qui donne surtout des pulsions rythmiques. Ce tubax est indispensable pour jouer certaines œuvres de Bach reprises sur ce CD, et qui exigent un orgue avec des tuyaux de 32 pieds, c'est-à-dire de toutes grandes orgues avec d'immenses tuyaux permettant des graves impressionnants.

«Nous donnons à chaque voix de la partition un saxophone différent – le soprano, l'alto, le ténor et le baryton –, et cela nous permet de redécouvrir le génie polyphoniste de Bach.»

Ce qui était l'une des missions de l'orgue d'église: impressionner les fidèles avec une musique venue du ciel...

Absolument! On est très proche des anges!

Quel public attirez-vous: des amoureux du classique ou du saxo?

Nous élargissons le public dans tous les sens. En concert Bach, nous insérons le concerto de Bartholomé. Des amateurs de pur classique découvrent alors de la musique contemporaine. Mais on a aussi un public très jeune, attiré par le saxophone, et qui découvre Bach. C'est une démarche «cross-over», et cela a toujours été le problème de B!ndman. Les organisateurs, mais aussi les disquaires et les journalistes ne savent pas où nous caser...

Votre look n'y aide pas!

C'est vrai, mais j'ai toujours eu horreur du protocole «musique classique», avec le petit salut au public. Je ne viens pas sur scène pour jouer ma partition, mais parce que j'ai envie de transmettre quelque chose. Je monte sur un ring et, comme pour un match de boxe, je veux donner le maximum. Chaque concert est un moment unique, qui nécessite une grande préparation psychologique... C'est peut-être une autre forme de mysticisme!

Cinéma

Quand on arrive en ville...

Metro Manila

18/20

De Sean Ellis

Avec Jake Macapagal, Althea Vega, John Arcilla...

De temps à autre, le miracle s'opère: le juste mélange entre film d'auteur et film pour le public. L'année dernière, il y eut ainsi le très beau *The Descendants*. Avec George Clooney en tête d'affiche, et Hawaii en toile de fond, on s'attendait à un drame potentiellement surligné. Mais c'était là aussi l'œuvre d'un artiste, Alexander Payne (*Sideways*, 2004). Grâce à sa touche, grâce à son regard, le mélodrame s'était vu transformé en grand moment de cinéma. Dans le même registre, *Take Shelter* de Jeff Nichols (dont il faut courir voir *Mud*, encore sur nos écrans) opérait une magie similaire: nous immerger totalement dans l'univers d'un cinéaste, mais en même temps sacrifier aux règles d'un genre (ici le thriller psychologique) pour que le spectateur ait droit, comme sous l'effet d'une lame Gillette, à un plaisir en deux temps. La première lame vous décolle déjà légèrement de votre siège en vous plongeant dans une ambiance où la cinématographie de l'auteur enivre. Et la seconde vous emporte littéralement grâce à une véritable histoire, qui n'a pas peur des codes connus, et qui sacrifie à un genre balisé.

Ici, ce n'est ni le mélodrame, ni le thriller, c'est le «film de casse». Comme le vété-

ran Sidney Lumet l'a encore fait dernièrement avec *Before the Devil Knows You're Dead* (2007), il ne s'agit pas d'une histoire de braquage classique, mais bien de revisiter le genre. Surtout, l'idée est de faire le portrait d'êtres humains. Des êtres dans la tourmente, et que la violence qui s'immisce dans leur vie va mettre à nu.

Oscar et Mai sont de braves paysans. Ils vivent dans une province reculée des Philippines. Mais une moisson encore plus maigre que les autres chasse la famille vers la grande ville, la trop grande ville. Manille d'abord impressionnée, avec ses hauts buildings, son bruit, ses enseignes bariolées, sa rapidité et sa vie nocturne. Mais bientôt il faut déchanter. Les loueurs des chambres où s'entassent des familles entières sont des truands. La dernière option est le bidonville.

Une carrière s'offre cependant à la jeune mère, qui a la «chance» d'être très jolie: entraîneuse dans un bar sordide. Le mari est bien obligé de fermer les yeux, en attendant de trouver un emploi. Un tatouage sur le bras va lui ouvrir les portes d'une société de transport de fonds. Un tatouage qui indique qu'il a fait 4 ans d'infanterie, et pas dans n'importe quel corps d'armée. Sous le paysan, il semble qu'il y ait quelqu'un d'autre qui veille. Quelqu'un que la grande ville, la trop grande ville, va réveiller...

Récompensé au Festival du film de Sundance

À la vision de *Metro Manila*, on a l'im-

pression de faire la connaissance d'un réalisateur philippin méconnu et surdoué. Recherches faites, il s'agit d'un réalisateur anglais, certes surdoué, pas si méconnu que ça. En 2004, Sean Ellis avait défrayé la chronique avec court-métrage: *Cashback*. Les affres d'un jeune dessinateur employé de dans une grande surface avaient fait chauffer internet: le jeune homme a le don de figer le temps et de désahéler les clientes du magasin pour en ses modèles. Et il avait une légitime danse à choisir les plus sculpturales d'entre elles... Fort de son succès, Ellis avait transformé son court en un long-métrage du même nom, moins réussi. Le voici qui revient avec un film envoi- tant, très sensuel, mais aussi plein d'adrénaline.

Un film, surtout, réalisé dans une langue qu'il ne connaît pas; une volonté étrange de distanciation, mais qui porte ses fruits. C'est lors d'un voyage touristique aux Philippines que Sean Ellis est témoin d'une violente altercation entre deux convoyeurs de fonds, en pleine rue. Sean Ellis décide d'en faire le cœur de son histoire. Mais au lieu d'importer l'histoire à Londres ou à Boston, il décide de tout garder à Manille. Grand bien en a pris: il récolte le beurre, et l'argot du beurre. Car on se laissera «cueillir» aussi bien par un long plan muet de la famille qui arrive à Manille, que par une séquence musclée de braquage. Forces contraires réconciliées, *Metro Manila* Prix du Public à Sundance, est un véritable chef-d'œuvre. **SYLVESTRE SODER**



Sean Ellis, le réalisateur, a tourné son film à Manille dans une langue qu'il ne connaît pas. Un pari réussi.

Livre

Vivre ou vaincre, jusqu'au bout

De ses années à couvrir les guerres fratricides d'Irlande du Nord et du Liban pour le journal *Libération*, Sorj Chalandon a gardé intactes les images et les impressions: peur et stress. Ses reportages lui ont valu le Prix Albert Londres. Puis un jour, il a raccroché, pour passer à la fiction. Avec bonheur. Une Promesse (prix Médicis 2006), Mon Traître, Retour à Killybegs (Grand Prix de l'Académie française) gardent le souffle du reportage mais suppléent à l'urgence, à la violence par la profondeur et la tendresse.

«Le Quatrième mur» (Grasset), l'un des meilleurs livres de cette rentrée littéraire, se hisse encore d'un cran par la dimension éthique, esthétique, qui remue de fond en comble. Il nous ramène au Liban. La première page est haletante, brutale. Vraie. Les mots percent, fusent, happent le lecteur, collé au sol par une écriture comme une déflagration. Il sent qu'il a entre les mains un grand livre. Grand déjà par le défi: monter Antigone d'Anouilh dans le Beyrouth en guerre de 1982. Faire jouer ce texte, tout en nuances, en subtilités, par une Palestinienne dans le rôle d'Antigone, un Maronite dans celui Créon, un Druze, un Sunnite, un Chiite. Imposer la paix entre les belligérants, le temps d'une représentation unique, leur donner l'occasion

de se parler, se voir, faire cause commune, débattre à travers une œuvre. Grand, ce livre l'est à l'évidence, par la dignité, l'espérance, la tragique ironie de cet impossible pour lequel le narrateur va se battre. La réalité sombre. Et pour ne pas sombrer de désespoir avec elle, est-il absurde de s'en remettre à la fiction pour lui faire entendre raison et lui donner un peu d'intelligence et d'humanité?

L'histoire est donc celle-là: par fidélité à son ami grec, ancien détenu de la dictature des Colonels, un Français va réaliser ce rêve, mettre en scène, sous les bombes, la pièce d'Anouilh. Patiemment, le narrateur français qui ne connaît rien du Liban, va trouver les uns et les autres. Salamalecs, rituels, défiance, laissez-passer puis acceptation du bout des lèvres.

À la Camus

Chalandon entre profondément dans le cœur et l'âme de chacun. On retrouve le reporter qui ne juge pas, qui écoute, met en regard, donne le même temps de parole à tous, même si on devine ses sympathies. Et l'auteur accomplit le pari que ne réussira peut-être pas son personnage: mettre les ennemis en présence du corps, du regard de l'autre, jusqu'à ce que la guerre les re-

mette de chaque côté d'un fusil.

Si le lecteur est à ce point secoué et piqué, c'est que Georges, le Français, ressemble. Il a milité dans ses jeunes années contre les dictatures d'Europe, il est descendu dans la rue pour défendre l'Algérie, il a castagné contre les groupuscules fascistes, il a fait la révolution sur le boulevard de Paris. C'est un homme en colère contre l'injustice, à qui il faut une cause plus grande que la sienne, qui ne peut gérer que des émotions fortes. La douceur du quotidien, l'amour tranquille de sa femme, sa fille, lui semblent obscènes face à la souffrance du monde. Sa petite existence ne prend de l'ampleur qu'au cœur de batailles qui ne le concernent pas, lui l'Européen, l'athée. Alors, imposture?

Il y a du Camus, du Koltès dans ce qu'écrit Sorj Chalandon, à propos du monde qui nous fait sentir face au désastre du monde la fois heureux et honteux d'en être exclu. Sensation absurde – le monde est parti et nous sommes partout au monde – que Chalandon investit avec force, en totale empathie avec chacun de ces personnages riches, forts, inoubliables. Et puis il y a le style Chalandon, des phrases qui ont du gueule, et qui claquent au beau mot de ternité. **SOPHIE CR**